

Il me semble désormais complètement flagrant que nous sommes à quelques instants de la rupture. Un cataclysme sans fin ni forme, une vague déferlante, une tornade abyssale. Quelque chose se trame ; dans un recoin invisible de l'histoire, une lame de fond prend son élan.

Il faisait encore nuit ce matin, quand la cloche a sonné. J'ai posé mon casque sur le porte manteau, remis ma blouse au crochet. La pointeuse n'affiche plus les heures depuis un moment déjà, mais machinalement, tout le monde continue de pointer, l'équipe de nuit comme de jour. La pluie nocturne ; rien de tel pour vous faire serrer les dents en attendant la retraite. Plus que vingt-cinq ans.

L'odeur de l'acier mêlé au plastique brûlé ne me prends plus à la gorge. La pluie aide sans doute à évacuer les fumées toxiques. Enfin, non, pas toxique, pas légalement. Tant qu'on a pas prouvé scientifiquement que ça nuisait aux travailleurs, alors c'est clean. Et on a pas de scientifiques à

gaspiller sur des recherches du genre. Alors tout va bien, l'air du matin est frais et les autruches sont bien gardées.

J'arrive toujours pas à comprendre comment Gilles réussit encore à craquer une cigarette dans une telle ambiance, bercé par la lumière jaune des projecteurs diffusés par la bruine. Ça demande un certain talent nihiliste qui me laisse admiratif. Gilles bosse ici depuis cet été où il a quitté la fac de droit. Il pourrait être manager, il pourrait sans doute monter une ferme avec des potes et s'isoler quelque part dans une des zones abandonnées de ce pays à moitié mort. Il le fera sans doute, quand tout aura pété. Mais pour l'instant, il me regarde, avec son air satisfait du matin, me fait un signe de la tête en tirant une longue taffe de sa cigarette mouillée. C'est du grand art tout ça. Ça fait combien de temps qu'il suce du cancer ? Quinze, vingt-ans ? Au moins quarante.

Les jours où il se sent plus civil, quand le boulot se fait attendre, Gilles aime me raconter les études qu'il avait entrepris à l'Université de Vincennes, dans les années 70. Il

avait une admiration sans frontière pour le mouvement de mai 68, pour les cocos et leurs idées révolutionnaires. Il avait aimé traîner dans les couloirs de la Fac, regarder par la fenêtre les filles au seins nus pratiquer des mouvements de danse expérimentale. Il avait alors appris un secret, dont il ne me parlera jamais, qui a fait qu'à la fermeture de l'université, quand les bulldozers sont venu mettre fin au rêve de toute une génération d'apprendre ensemble et de créer une nouvelle avenue du savoir, lui était venu travailler en province, dans une usine qui fabriquait du déchet toxique.

Il m'avait raconter une fois, cette histoire d'amour qu'il avait eu avec une fille de la campagne ; lui le parisien bohème déchevelé, et elle, la jeune fermière en quête de nouveaux horizons. Elle était morte dans ses bras, un accident à la con. Et lui, avait commencer à nourrir un cancer qui mettait trop de temps à se déclarer.

L'équipe de jour arrivait, avant même les premières lueurs du jour. Les transmissions se faisaient à l'oral, à la va vite. Rien à signaler. Non, toujours pas d'incendie. Non,

toujours pas un cadavre de pute dans une des cuves à mazout, enfin pas que je saches.

Ces petits propos récurrents faisaient partie d'un rituel, une danse très précisément calculée pour me prendre le moins de temps possible en cadrant l'activité sociale avec mon remplaçant de jour à un strict minimum vital. Je ne connaissais même pas son prénom et je l'aurai croisé de jour, dans la rue, je ne l'aurai sans doute pas reconnu.

Le claquement sourd de la portière de la voiture. Le vieil autoradio trafiqué pour servir d'amplificateur à mon baladeur. Mon baladeur MP3, un vieux smartphone, rayé, branché sur l'allume-cigare et rempli à raz de ces quelques méga-octets de livres audios qui m'accompagnent sur le chemin du boulot. Chaque jour, un petit morceau d'histoire du monde, de théorie éconômistes, de philosophie existentialiste, de littérature moraliste science-fictionnée. Ce moment dans la voiture, où la route défile dans les feux et où la fatigue commence à ce faire sentir, ce moment là est le seul que je choisis pour rêver un peu. Et grâce ces livres, je

sais d'une certitude inégalé auparavant dans ma petite vie monotone, que cette fois c'est la bonne, cette fois, le monde court à sa perte.

C'était il y a quatre ans, quand je venais de commencé à travailler pour ces tueurs d'enfants, qu'il m'était venu l'idée de m'instruire en allant au travail. Depuis, j'utilisais le baladeur pendant mes rondes, et durant les longues heures d'attente, de monitoring, pendant tout ce temps perdu, gâché par une industrie qui utilisent les humains pour surveiller que rien de ne clignote alors que ça ne devrait pas. Derrière les petites ampoules, des machines plus vieilles que moi fabriquent encore et toujours la même chiasse, pour des abrutis avide de merde liquide ou molle. Alors, comme vampiriser mon temps de vie est la seule chose qui ait de la valeur pour cette entreprise, j'avais décider de m'éduquer, de me forcer à apprendre ces matières qui m'avaient échapper à l'école, de me donner une chance pour le futur que ce monde ne me donnerait pas lui-même. Parce que personne n'est dupe dans l'industrie, dans le primaire en particulier, on

sait bien qu'on entre à un poste pour y rester. Si on a de la chance, on deviendra manager du couillon qui prendra notre place, mais au bout d'une vie entière à bosser là, on peut oublier les promesses d'évolution. Les pontes, ce sont des mecs calés, des mecs qui ont été à l'école pour les cons où ils ont été super bien formés. Nous, on est peut-être un peu bêtes, mais on est pas cons. C'est différent. Et on détient la connaissance, pas le pouvoir.

Les cours, les romans, les essais, tout ça me permettait de transcender cette condition infecte de pion sur un échiquier si vaste que le grand manitou n'était pas conscient de mon existence. C'était très bien ainsi, il pouvait m'ignorer pendant que je l'ignorais.

Il y avait cependant un truc que Marx aurait appelé une relation de subordination. Ce riche, que je ne connaissais pas et qui ne me connaissait pas, me donnait de la thune pour exercer une fonction dont il ignorait la nécessité. Il fallait juste que les machines marchent et que quelqu'un soit là, pour vérifier que la mauvaise lumière ne se mette pas à

clignoter. J'avais besoin de cette thune, pour manger, boire, me loger et ma qualification – qui est un autre mot pour dire la classe sociale dans laquelle j'ai grandi, mais qui donne l'impression que tout ça est de ma faute parce que j'étais pas très bon à l'école – ma qualification donc ne me permettait pas d'accéder à grand-chose sur le marché du travail.

L'expression même, marché du travail, elle dénote un lieu convivial, où les gens vont choisir quel emploi ils aimeraient bien avoir cette semaine. Il faut vraiment des putains d'œillères ou un amour tout particulier pour la novlangue pour ne pas être pris de nausée à la découverte du jargon pédant, prétentieux et parfois juste malhonnête du système. Rien que le mot « système » me ferait passer auprès de mes comparses pour un illuminé complotiste déficient mental dont le passe-temps serait de découper des imprimés d'article du web et les coller dans un album en surlignant en rouge les lettres clés du code des francs-maçons.

C'est efficace comme arme de répression massive des voix dissidentes : chaque personne qui pense hors du cadre est un fou, ignorez-le ou enfermez-le.

Je ne crois pas en un esprit malin, marionnettiste de haut vol ou architecte perfide d'un monde fait pour tuer les aspirations intellectuelles de ses travailleurs, mais il faut être aveugle pour ne pas se poser des questions lorsqu'on voit les jeux du cirque prendre la place des travaux critiques, les polémistes monopoliser le débat philosophique ou les historiens se terrer dans le mutisme le plus totale de peur d'être dans l'apologie du terrorisme.

Je ne crois pas au design intelligent d'un mécanisme institutionnel fait pour opprimer les petits, mais il est à mon avis très clair qu'il y a toujours eu des efforts de la part des dominants et des exploitants, pour subjuguer à leur profit les masses ouvrières. À chaque cran, un nouveau resserrage de ceinture. Tiens, vous êtes trop enthousiastes en ce moment, si on délocalisait. Tiens, vous manifestez un peu trop pour un avenir meilleur, laissez moi vous rappeler qui fait la

guerre à qui dans ce pays. Souvenez vous que l'ennemi, c'est l'étranger, pas le gentil papa qui a tous les sous-sous.

Le résultat d'années entières d'oppression et de répression, de compression et de dépression, de destruction systématique du langage et d'extinction de la subversion dans les cerveaux même des petits écoliers, qui sucent la substantifique moelle au jus de couilles capitaliste jour après jour, c'est le silence. Aucune voix audible ne s'élève en disant que le mensonge public est un éradicateur de premier ordre de l'esprit humain, que l'éducation n'est pas un lieu où l'on forme du petit sujet, du bon citoyen, mais un moment de création du génie humain. Le silence assourdissant d'un peuple satisfait d'obéir à une classe qui n'a pour but que la domination pour son enrichissement personnel, d'un monde sans dieu mais avec l'inébranlable foi qu'ils seront bientôt membre de cette élite, qu'il n'y a là qu'une question de temps, de choix, de patience. Aveugles qu'ils sont à l'océan qui les sépare des conditions d'une naissance aristocrate, ils croient plus fort qu'en n'importe quel dieu à la chance que

gratter une carte ou cocher la bonne case pourra les rendre riches. Tous pauvres qu'ils sont, à travailler comme des cons pour mourir comme des moutons, les uns après les autres empoisonnés par leurs tortionnaires. Tous reconnaissant d'avoir pu vivre comme des esclaves, comme des cobayes de laboratoire, comme du bétail qu'on utilise pour sa viande.

Chaque jour, ainsi, je vendais le concept de mon attention à mon tortionnaire, pendant que j'utilisais mes heures éveillées pour voyager dans la culture humaine et y découvrir non seulement ma propre aliénation et celle de mes compatriotes, mais surtout la lame de fond qui s'annonçait pourtant si clairement, si seulement on regardait dans la bonne direction.

Je commençais juste à me sentir oppresser par les rhétoriques politico-commerciales et la culpabilisation individuelle permanente de mes moindre faits et gestes lorsque que j'ai eu cette discussion presque mystique avec mon collègue Ahmed.

Ahmed est un saint homme, très orienté philosophie et morale. Pour un ouvrier, il a une vie interne dégagée de tout fondement idéologique sur le sport, les femmes ou l'alcool, ce qui est rafraîchissant en soi. Il aime à penser son expérience personnelle au travers du spectre de la religion, mais dans une optique de réflexion et de faire du sens, pas dans une volonté doctrinale de tout faire rentrer dans un dogme ou juste dans l'envie d'ignorer sa propre foi, comme le font certains. Non, il cherche radicalement des réponses aux challenges de sa vie dans les lettres du saint Coran.

Le débat porte souvent sur ce qu'est la bonté, le bien et le beau. C'est surprenant ce qu'on peut débattre avec quelqu'un, en faisant preuve d'un minimum de culture et de

respect pour celle de l'autre. Mais cette fois-ci, le sujet était plus grave.

Ahmed avait eu un drame dans sa famille et au lieu de remettre en cause l'existence de Dieu, il remettait en cause autre chose : la vision du racisme en France. Dans un premier temps, je fus choqué par les propos de cet homme qui en d'autre temps, serait l'image d'Épinal de la modération. Le racisme ne me touche pas, il ne m'affecte pas, alors il n'existe pas, me rendis-je compte à ce moment là. Une petite bousculade d'un patron Français fait la une des journaux à merde pendant une semaine. Une agression violente, vile et perverse perpétrée sur un musulman ne franchit même pas le radar du plus dépravé des soit-disant journalistes.

Ahmed me rappelle à l'ordre, ce n'est pas de ça dont il a envie de parler. Il veut me parler de l'esprit colonialiste de la France, de son passé, du fait que les Français dénomment les autres par leur couleur de peaux et se dénomment eux-mêmes par leur nationalité, imposant l'idée qu'on ne peut

pas être noir et Français, asiatique et Français, beur et Français, puisque les Français sont blancs. Je réalisais alors que là aussi, il gît un mensonge national et je me demande si ma lecture de *La République* de Platon était une si bonne idée.

Je ne vois désormais que du mensonge pieu dès qu'il est question d'Histoire de France. D'aucun appellent ça le roman national, un terme qui bien qu'exact donne un certain panache à ce qui n'est en fait que le mensonge organisé d'une nation à ses sujets. Croire en l'Histoire de France officielle, c'est ne pas réaliser qu'un pays n'est jamais toujours bon, droit, honnête. La guerre d'Indochine qui n'existe pas, la seconde guerre mondiale où par un miraculeux jeu de l'esprit, la France fait partie de l'alliance malgré son occupation d'une part et le régime de Vichy de l'autre et cette guerre d'Algérie dont personne ne dit mot sous peine ... de quoi au juste ? On ne sait pas.

Du coup, ça m'a donné envie de me plonger dans les programmes d'Henri Guillemin, cet historien du milieu du

XX^{ème} siècle qui faisait un travail critique de l'histoire dans des émissions de télévision ! De télévision ! À une époque où le média avait encore le potentiel de véhiculer du savoir et de l'information, et pas juste de la donnée mêlée à un bruit ambiant assourdissant et quelques clignotements pour rendre le tout bien compulsif.

Henri Guillemin dont le travail est souvent accusé d'être déséquilibré voir carrément pamphlétaire par des gens qui ont oubliés que les sciences sociales sont en leurs cœurs des outils de propagande politique incapables d'impartialité, et que ceux qui s'enorgueillissent de n'être d'aucun parti pris ne réalisent juste pas leur propre biais et sont les plus partiaux de tous. Guillemin donc, nous renseigne à profusion sur la domination de l'argent et des gens de biens sur la population, il nous remémore à l'injustice et aux mots des acteurs héroïsés de l'histoire de France ; comme ce bon Jules Ferry, fondateur de l'école laïque, dont il nous rappelle l'intention crapuleuse de faire de l'école un moyen sous le contrôle de l'état d'enseigner aux enfants le respect du bien

matériel et de la propriété privée. Il nous explique en longueur que la sacralisation de la propriété privée venait alors d'une volonté de conserver les dominés dans un espace mental où ils pourraient travailler toute leur vie pour que la génération suivante profite des fruits de leur travail. Un siècle et demi plus tard, le résultat est éloquent, et je sais de quoi je parle. Une partie du mythe s'est effondré et l'autre partie est tenue d'une main par un objectivisme à la Ayn Rand qui me casse en deux de tant de précision prophétique.

Pour en revenir aux propos racistes de saint-laïc Jules Ferry, qui disait de mémoire « *il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures* ». Selon Guillemin, ce petit enculé était à la source d'une nouvelle forme d'esclavagisme, d'exploitation coloniale au profit exclusif des possédants et des industriels. Ce petit fils de chien est désormais adulé pour son ingénieuse mise en œuvre d'une usine à lobotomiser les gamins et complètement absolu pour la misère profonde dans laquelle il a plongé et plonge encore 150 ans plus tard,

des populations indigènes déplacées, maltraitées et considérées inférieures des générations durant par une idéologie de masse difficile à détrôner même aujourd'hui.

L'idée de Ferry qu'il y a une limite à la race à laquelle s'applique les droits de l'homme et du citoyen m'invite à penser que désormais, les ouvriers sont noirs, les fermiers sont beurs, les salariés sont asiatiques. Tous inférieurs. Et le pire est réservé à ceux de nous, qui comme Ahmed, cumulent le statut d'ouvrier à celui de racisé, auxquels ont a par dessus tout l'outrecuidance d'exiger du calme, de la compassion et de la réserve, sous peine de les dépeindre tous d'un trait caricatural de sauvage et de leur ôter sans autre forme de procès, le titre de « civilisé » qu'ils avaient mis si longtemps à presque acquérir.

Il m'expliquait alors cette chose qui, suite à ce drame, lui était apparue comme indiscutable. Il y existe un mur, me disait-il. Il y a une fable institutionnelle de l'intégration, où si tu agis bien comme un blanc, si tu parles bien la langue, si tu connais bien le roman national et que tu y crois, alors, tu

sera considéré l'un des leurs. Le problème avec cette fable, m'exprima-t-il en ses mots, c'est qu'il y a une dernière condition à remplir avant de devenir Français aux yeux des Français, une condition sine qua non, sans laquelle il est impossible de franchir le dernier palier, et cette condition, c'est de devenir effectivement blanc de peau.

Alors au pied du mur, contemplant l'impossibilité de l'ultime tâche qui le sépare de l'appartenance, Ahmed, le saint des saints, était en colère. D'une colère justifiée, d'une colère noble, d'une colère inextinguible.

Paradoxalement, je comprenais sa colère. Elle était de la même nature que la mienne, mue par le même mécanisme d'un mensonge institutionnel qui me faisait croire qu'en étant bon, en travaillant dur, j'atteindrais un jour un niveau de vie satisfaisant. Mais chaque année, on me demandait un peu plus d'effort, on y était presque, et chaque année, on me disait que j'allais travailler un peu plus longtemps, continuer à inhaler la poudre de Mort qu'émanaient les chaudrons ; le salut était au coin de la route, au pied du chemin, de l'autre

coté du pont, là là, à portée de main, mais pas loin, c'est promis, pas loin.

C'est alors qu'Eddy entra dans la cabine, la sueur au front, le souffle lourd et les yeux quasi exorbité. Eddy n'était pas en forme, loin de là, il ne fumait pas à cause de son asthme mais il buvait allégrement, parfois même au travail, et avait un amour déraisonné et unilatéral avec la bidoche. Il organisait souvent des barbecues tout à fait épique auxquels ils nous invitait tous, et il prenait la peine de faire mariner sa viande dans divers jus de son invention la rendant à la fois extraordinairement moelleuse, juteuse et profondément addictive.

Cette passion pour la cuisine se répercutait sur son apparence physique, mais jamais au grand jamais ne l'avais-je vu courir jusqu'à présent.

La sueur ruisselait dans ses yeux, des crissements et crépitements émanaient de son torse à chaque respiration. Il prit place sur le canapé au centre de la pièce, sortit sa Ventoline dont il inhala une quantité probablement

excédant la dose prescrite de bouffées avant de doucement commencer à parler : ces enculés.

J'attendis sagement le reste de la phrase.

« Ces putains d'enculés. » dit-il les yeux plissés par la douleur physique, la sueur et la colère. « Ces putains d'enculer de merde ! »

À ce moment, j'élucidais par moi-même le puzzle. Ils avaient enfin fini de baisser nos salaires et nous allions être payé comme les veilleurs de jour. Toutes les excuses avaient défilé dans la bouche du patronat : le travail n'était pas précaire, nous n'avions pas de prime de risque et le travail de nuit nous permettait de profiter de nos journées (comme si le sommeil était purement facultatif).

Les syndicats ont fini par plier ? s'étonna Ahmed. Mais moi, cela ne m'étonnait pas. Il y avait depuis longtemps un glissement. Les gens appelaient ça de la politique, mais la politique, c'est la philosophie du vivre ensemble. Ça, c'était autre chose, sans grand lien avec la notion originale ; c'était

une forme de mégalomanie égocentrique qui se concentrait autour du pouvoir et de l'argent. Pas du pouvoir collectif, pas de l'envie de rendre les choses biens, mais d'un pouvoir personnel, arriviste, extravagant et sans propos.

La conséquence de quoi était que nous, qui élisions nos représentants parmi ceux qui avaient envie de cette extravagance là, nous nous retrouvions invariablement les dindons de la farce. Il s'agissait là de la cinquième baisse de salaire en trois ans ; alors que les tarifs de la nourriture, de nos loyers, de nos assurances et charges divers restaient stationnaires ou augmentaient, nous nous trouvions dans une situation de plus en plus précaire, avec un corps de syndicat qui nous disait invariablement de ne pas nous plaindre, parce qu'on avait encore un emploi, et que c'était quand même mieux qu'être au chômage.

Je regardais toujours autour de moi lors que c'est propos revenaient sur la tapis et je me posais la question : est-ce vraiment mieux que le chômage ? Est-ce cela la vie ? Devenir un rouage dans un mécanisme qui continue à nous

compresser, ne rien dire, ne rien penser, continuer à sourire et à remercier la main qui se sert de nous et le pied qui nous opprime parce que ... parce que quoi d'ailleurs ?

L'épée de Damoclès que l'on pend au dessus de nos têtes comme autant de pauvreté et d'éviction sans préavis vaut-elle le mépris qu'on endure ? Est-ce une réalité ?

D'aussi loin que je me souviens, les seules personnes de mon entourage à s'être retrouvées dans une faillite personnelle étaient des addicts ou bipolaires, plongées dans une spirale sans fin de dépression ou de comportements compulsifs.

Jamais je n'avais vu quelqu'un de mon entourage, quitter son travail et se retrouver dans une situation pire que la précédente. Non pas qu'il retrouva un travail, ni qu'il devenu riche, mais en vérité, il s'adaptait à leur nouveaux moyens.

Mais – et j'en reviens à ce qui me taraudait précédemment – on baigne dans la salive d'un monstre qui

nous digère lentement, en nous expliquant que l'argent c'est la vie, en avoir permet d'être beau, grand, fort, heureux avec un max de gonzesses, et la pauvreté est la dernière des tares. On peut facilement s'acheter du bonheur en tube ou en boîte, streamer de la joie, de la culture ou des amis sur grand écran et commander dans la reconnaissance de nos proches par la couleur, la marque, la brillance de nos objets de consommation.

Et toutes ces pièces, indépendantes, insipides, grises et fades, elles représentent la notion même de Vie pour mes contemporains.

Je me demandais d'un coup si ma compréhension implicite de la rhétorique des barbares venait de mes lectures récentes. Je me souvenais avec amertume et nostalgie d'un temps pas si lointain où la réaction de Gilles ne m'aurait pas fait bondir, à vrai dire, ma réaction aurait été fort semblable à la sienne. Gilles prit le pied de la philosophie de comptoir néolibérale, sans même manquer une seconde. Il soupira pour son propre état, et les difficulté qu'il allait avoir à

rembourser un emprunt qu'il avait fait il y a 15 ans sur une maison qui désormais tombait quasiment en ruine ; mais dans le second souffle, il entra dans une phase de dénégation de lui-même, expliquant qu'il fallait bien que l'entreprise fit des profits pour que nous continuâmes à être employés. Il s'agissait donc là, pour mon pauvre ami, d'un mal pour un bien.

J'entendis un n-ième cran de ceinture se resserrer. Ma mâchoire se crispait, mon expression se fit dure presque insultée.

« Vous êtes terrorisés. » ne pus-je retenir.

Bien sûr que la peur les prenait, mais ils ne voyaient tous trois aucun des milliers d'argument qui bouillonnaient dans ma rage.

Il y a tant de mensonges éhontés que l'on prend comme des faits avérés, sans même prendre un instant pour respirer et consulter notre fort intérieur. On nous dit que l'économie c'est un étalon pour le bien, le bon, le juste ... mais à qui

profite l'économie au juste ? On est gavés comme des oies aux mensonges institutionnels et la valeur qu'on fabrique en échange d'une tumeur hépatique morbide n'est en train d'arroser que les possédants, qui doivent ajouter des crans à leur ceinture à chaque fois qu'ils resserrent la notre pour le bien actionnarial et marchand.

Ne voyez-vous pas où va le profit ? Ne voyez-vous pas que les taxes qui étouffent les entreprises, sont nos salaires, nos avantages sociaux. Appeler la simple décence humaine un avantage, c'est le premier chemin vers pousser à la reconnaissance d'un déséquilibre qui n'existe pas !

Je sais bien que c'est pas de ça dont on parle, mais il est parfois fondamental de revenir à la base, à la cause des causes, pour pouvoir penser sainement un terrain gangrené par la rhétorique fétide et omnisciente du capital. Ô combien je chie à la gueule de tous ces fils de pute, avec leurs costumes bien taillés, leurs sourires aiguisés et leurs fourbes valse de mots creux, prêts à nous faire avaler des couleuvres, sans même plus mentir sur leur nature, juste en

nous disant que c'est bon pour leur santé à eux ; que certains d'entre nous en crèverons de ces putains de couleuvres, mais que c'est un sacrifice qu'ils sont prêts à accepter pour pouvoir tranquillement arpenter leur terrain de golf dans leurs petits appareils de clowns pédophages.

Et nous comme des cons, on reste là à leur trouver des excuses. On se dit qu'il faut bien nourrir nos gosses ! C'est bien mignon la bouffe, hein. La bouffe bien cancérigène qu'on leur fait avaler à grandes cuillerées pour qu'ils deviennent bien forts à leur tour, de bons employés du capital, nourrissant une belle tumeur et au passage, le profit de l'industrie pharmaceutique. Et on ne réfléchit pas à ce qu'on enseigne à nos petites têtes blondes quand tous les matins, on revient l'anus éclaté par des patrons plus gourmands que jamais. On leur apprend à fermer leur gueule et à dire *merci m'sieur* quand ils se prennent des coups de latte dans les dents.

Alors j'entends, que la mort de faim est plus imminente, plus concrète que la mort d'amoralité, mais elle est toute

aussi définitive. En ne nous rebellant pas, on est en train de former de bons petits esclaves, abrutis par des programmes téléés et scolaires débilitants et qui ne cherchent rien de plus qu'à faire comme Papa ou Maman : devenir de gentils petits soldats à la charge du grand capital.

À quoi je dis : putains de fils de chiens ! J'ai devant moi seulement deux options, aller leur casser les couilles à coup de barre à mine en leur faisant bouffer du verre pilé enrobé de merde, ou bien me casser d'ici, sans un mot, sans un remoud, juste partir.

Non, pas faire une grève ! On va pas faire une grève générale et revenir quand on serait, après de longues négociation, enfin vu attribuer le droit à de la vaseline !

Non. Partir. Ne jamais revenir. Aller vivre. Qu'ils aillent tous se faire foutre. Bien sûr, si je pars tout seul, ça ne sert à rien ! Et vous allez tous me prendre pour le con qui s'est retrouvé sans travail, donc sans argent, le pauvre gars qui est forcé de faire du jardin pour avoir des légumes ou quoi.

Mais putain, vous pensez pas qu'on touche le fond, là. Que plus ça va et plus on se fait écraser par le dédain abyssal des connards qui ne peuvent littéralement rien faire sans nous ? Mais on continue, à leur donner notre temps, notre entière vie ! Combien d'entre nous vont crever d'une maladie incurable chopée au travail, d'une dépression profonde causé par un burn-out ou juste d'un accident sur la route ou au travail ? Trop, c'est trop ! Putain, cette vie est la mienne et j'ai pas besoin de la gagner ; par contre, j'ai le devoir de la vivre, de la vivre à plein. Ma notion de vivre, elle ne se conforme pas à un ou deux jours de repos hebdomadaire. Ma vie, elle existe tous les jours.

On nous bourre le mou à chaque élection, à chaque intervention télévisée. Non, le travail, ce n'est pas la vie, ce n'est pas la forme que doit prendre l'existence de tout un chacun. On voit la courbe inquiétante du chômage, mais inquiétante pour qui ? On culpabilise les mecs sans emploi parce qu'on leur verse quelques centaines d'euros d'argent

soit-disant public ; mais si t'es au chômage, tu as cotisé ! Cet argent, il t'est dut.

Par contre, quand t'es parlementaire, et que tu reçois plusieurs milliers d'euros d'argent public par mois, alors que tu te fais même pas chier à faire ton travail la majeure partie du temps, là, y pas de problème. L'apothéose du *faites ce que je dis, pas ce que je fais*.

Et pareil, il leur arriverait quoi à ces connards si demain, on arrêta de payer nos impôts ? Refus catégorique et irréversible, Thoreau-style. Ah ouais, tu veux m'enfermer ?

Je t'en pris. Tu veux me le prendre de qui de droit ? Pas de problème, mais si on fait tous ça et que ce que tu fais, c'est juste aller te servir sur nos comptes, elle est où la liberté exactement ? Elle est belle ta république, dis-donc.

Et oui, tout arrêter c'est excessif, c'est abusé, c'est aller trop loin, mais parfois, en réaction à des conditions insoutenables, t'as pas d'autre choix que d'aller trop loin ; le moment où tout doit changer, persister et tenter de ne pas

faire de vague, c'est la pire des postures à adopter. Il faut tout brûler et pisser sur les cendres.

Il y eu alors un grand silence. Je levais la tête en attendant une réponse. Pas un mot, mais un air gêné sur leurs visages. Derrière moi se tenait la grande Cathie et son regard était dur et inscrutable, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Cathie faisait des efforts pour à la fois être acceptée par les hommes qui constituaient son groupe de travail et apparaître suffisamment dominante pour nous foutre les boules quand quelque chose n'allait pas. En tant que boss, on pouvait difficilement demander plus équilibrée.

Mais là, elle se tenait là, silencieuse après ma demi-heure de logorrhée haineuse et révoltée. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle pensait mais j'étais lancé. Je n'en avais à la fois plus rien à foutre et quand même un sentiment d'insécurité mêlé à de la curiosité. Si il y avait quelqu'un qui pouvait comprendre de quoi je parlais, c'était bien une femme en position d'autorité.

Le silence commençait à se faire un peu long, mais je décidais d'attendre qu'elle s'exprima, juste pour juger de la

quantité de purin dans laquelle je m'étais enseveli moi-même.

Je vois ! finit-elle par déclarer, c'est la baisse des taux salariaux de trop pour vous. Les autres ne bronchaient pas. Je la repris, en la regardant droit dans les yeux, que la baisse de trop, elle était il y a des années de ça. Il y a un moment où on s'est juste habitué, résous à vivre comme ça, comme des humains de seconde classe, des jetables auxquels on enlève encore un peu de dignité pour gratter quelques euros. Non, ce n'est pas la baisse de trop, c'est l'insulte qu'elle représente.

Elle s'assit en face de moi, l'air consterné, non pas par mes propos, mais par la situation. Cet air de désolation mêlé d'un *mais que veux-tu que j'y fasse*.

Il faut, comme tu le disais, que l'entreprise soit rentable, pour ne pas délocaliser, et avec le produit que l'on fait, la compétition des pays comme la Hongrie, la Slovaquie et même la Chine est tellement rude, que nous devons faire un

effort commun pour conserver nos emplois. C'est pas plus compliqué que ça, eut-elle l'outrecuidance de dire.

Le problème, signalais-je, c'est qu'on a perdu l'habitude. Je pense qu'on fait partie de la première génération de l'histoire de l'humanité à avoir une peur panique du changement. Jusqu'à la génération de nos parents, quand ça n'allait pas, il y avait du progrès, du futur, l'an 2000 était au tournant, on allait avoir des robots pour faire nos travaux, des voitures volantes toutes chromés, des vaisseaux spatiaux en pot de yaourt. Le futur, il était trop classe dans le passé.

Mais nous, on a appris que le futur était post-apocalyptique, que donc, de notre vivant, ce serait l'apocalypse. On a les Mad-Max, les Matrix, les armées des 12 singes et compagnie à remercier pour cette glorieuse représentation du futur. Mais par dessus tout, on est devenu super complaisant, à pas en vouloir de trop parce que la planète se réchauffe, à plutôt vouloir réduire la merde qui est fait plutôt qu'à vouloir carrément architecturer un futur réellement brillant.

Le futur dans l'esprit collectif est tellement pourrit que j'ai du mal à comprendre comment y a encore tant de gens qui réussissent à se résoudre à faire des gosses ... ils se disent quoi ? Que ce sera mieux pour eux ou juste qu'au moins ce sera pas de notre faute à nous si leur futur est absolument nul à chier.

Mais le pire, c'est qu'on passe nos vies à culpabiliser parce qu'on utilise du papier pas recyclé pour essuyer le sperme de riche qui nous colle les yeux. Ils prennent leur pied, ces enculés, à nous dire de faire le tri ceci, pas rouler les jours cela, faire des économies de trucs ; pendant que par derrière, ils nous le vendent leur poison pour le monde, kilo de batterie de téléphone portable, après kilo voiture totalement pas recyclable ! Le pétrole profite, alors on va pas changer une équipe qui rapporte à fond.

Moi, petit moi que je suis, je pourrais même pas polluer si ces putains de chacals ne fabriquaient pas à longueur de profit des emballages plastiques qui survivent 150 ans au lait qu'ils contiennent, et autre produits de merde, OGM-isé et

maximisé pas pour son recyclage et sa biodégradabilité, mais pour être plus rentable encore que le produit déjà dégueulasse qu'on faisait l'année dernière.

Il faut lire William McDonough ; il y a des moyens de construire des entreprises qui ne sont pas seulement neutres en émission de CO² mais qui sont également des endroits qui purifie l'air et l'eau ; résultant en un environnement bien meilleur pour le monde et les employés. Les trucs chimiques qu'on respire tous les jours, c'est pas un état de fait, c'est pas une fatalité, c'est un choix délibéré de la part des dirigeants d'en avoir rien à foutre, à la fois de nos gueules, du monde et du futur.

Ça ne leur coûterait même rien de faire le bien, mais la notion même de bien à disparue du langage. Utilise le mot « morale » au sens philosophique du terme, de vouloir faire le bien, et regarde les hordes de fourches s'élever vers les ciel et te retomber sur la gueule comme autant de jambe d'une équipe olympique de natation synchronisée.

Mais on ne peut quand même pas renverser le gouvernement, ou arrêter de payer nos taxes ! Y a des trucs bien qui sont financés par les taxes, les pompiers, les hôpitaux, les autoroutes – s'exclama Cathie dans un mouvement de révolte programmé.

Il y a des trucs excellents financés par nos taxes, Cathie, et puis il y a tout le reste. Si tu veux être cohérente, tu peux faire la soustraction, comme Thoreau, et ne donner que la quantité qui est attribué aux services que tu considères critiques, mais à quoi bon ? Et puis aussi, comme dire « ce chèque, ce virement, il est pour les hôpitaux, hein ! Comment ça ils sont privatisés cette année ? »

Un peu de sérieux, si tu veux refaire le monde, il faut commencer par se soucier des généralités. Sinon, tu procrastines sur les détails et tu ne décolles jamais le cul de ton siège.

Est-ce que tes enfants vont avoir faim ? Probablement. Est-ce que tu vas te retrouver en prison ? Peut-être. Est-ce qu'après tout ça, le monde sera mieux ? Je ne sais pas.

Par contre, ce que je sais avec la plus grande certitude, c'est que rien ne changera si j'attends, tranquillement, en me prenant, dans la gueule, ces grandes giclées foutre de grands patrons, sans rien dire et en remerciant gentiment, docilement quand ça s'arrête.

Tu peux autant que tu veux me reprocher de pas avoir un message clair, une idée précise, un mécanisme simple et applicable pour que tout s'améliore, mais cela fait des décades – que dis-je – des siècles que ces dégueulis putrides de cadavres chats puants architecturent le monde et la pensée pour nous le mettre bien profond, jour après jour. Ils nous ont même appris à dire s'il vous plaît et merci.

Si on ne passe pas urgemment à un autre contexte mental, un état d'esprit où l'on n'est pas subordonné à l'argent, où ce dernier n'a pas vraiment d'importance

fondamentale, où aimer son prochain – ou à défaut, d'aimer cet abrutit, au moins l'aider à se sortir de sa fiente – on ne réussira pas à transcender le présent et reprendre le contrôle du futur.

Quand je pense aux temps que les grands esprits de l'humanité ont passé à concevoir et fabriquer des machines pour remplacer le travail ardue dans les usines ; et que le résultat, c'est que les troupeaux de passéistes hydrocéphales passent leurs vies à nous gueuler en Dolby Digital et 4k que le chômage est en progression, qu'il n'y a plus de boulot et que c'est une catastrophe. Alors que c'était le but ! Comment est-il possible que personne ne se soit levé en disant « bon bah, c'est bon ! C'est exactement ce qui devait arriver, maintenant, Yolo, tout le monde à la plage ! » ?

Non, au lieu de ça, on nous retourne progressivement vers le féodale.

Tu y vas fort, finit par reprendre Cathie, d'une voix désormais incertaine. On est quand même en démocratie ! Si on est pas content, faut aller voter et puis voilà. Toute cette abstenions et après on se plaint de pas avoir les dirigeants qu'on veut, mais on a ceux qu'on mérite ; si on prend pas part au processus démocratique, c'est entièrement sur nous que ça repose !

Il y eu une autre pause, plus profonde cette fois, plus grave. Je mordais l'intérieur de ma joue pour ne pas me mettre à hurler.

Ahmed eut la présence d'esprit de prendre la parole juste au moment où j'allais exploser.